



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales , C. P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4

Noël Impérial

Chapitre X du livre *La Bonne Souffrance* de François Coppée

(v. bul. n° 120)

C'est la veille de Noël de l'année 1811, et, depuis dix heures du soir, Napoléon travaille, seul, dans son cabinet, au palais des Tuileries.

La vaste pièce est presque tout à fait obscure. Ça et là, dans l'ombre, luisent vaguement quelques objets dorés, le cadre d'un tableau invisible, les deux têtes de lion ornant les bras d'un fauteuil, un lourd gland de rideau. Sous leur abat-jour de métal, les bougies de cire des deux candélabres n'éclairent que la large table encombrée d'atlas et d'épais registres reliés en maroquin vert et timbré de l'N de la couronne.

Voilà près de deux heures que le Maître travaille et que, sur les cartes géographiques et sur les états de situation de ses armées, il penche son front formidable que traverse une mèche noire, son front lourd de pensées, lourd comme le Monde dont il médite la conquête.

L'atlas ouvert présente une carte d'Asie; et la main de l'Empereur – nerveuse, féminine, charmante – cherche lentement de l'index, là-bas, à travers la Perse, une route vers l'Hindoustan.

Oui, les Indes ! Par la voie de terre ? Pourquoi pas ? Puisque sa marine est vaincue et détruite, le conquérant n'a plus que ce chemin pour aller, sous les palmes des forêts fabuleuses, suivi de ses aigles dont l'or étincelle parmi l'acier des baïonnettes, frapper l'Angleterre au cœur même, c'est-à-dire dans son empire colonial, dans son trésor.

Il a déjà la grandeur de César et de Charlemagne, il veut encore celle d'Alexandre. Il fait ce rêve sans

s'en étonner. Il connaît déjà l'Orient; il y a laissé, derrière lui, une légende immortelle.

Le Nil le vit, un jour, maigre général aux longs cheveux, monté sur un dromadaire. Aux bords du Gange, pour le pesant Empereur en redingote grise, il faudra l'éléphant de Porus. Il sait comment on entraîne les peuples et comment on les fanatise. Il commandera, là-bas à des soldats au visage de bronze, en turban de blanches mousselines; il verra, mêlés à son état-major, des rajahs rutilants de perreries; et il interrogera sur sa destinée les monstrueuses idoles érigéant leurs dix bras au-dessus de leur mitre de diamants, puisque, naguère, en Egypte, le sphinx de granit à la face camuse, devant lequel il rêvait, les deux mains appuyées sur son sabre courbe, ne lui a pas livré son secret.

Empereur d'Europe ! Sultan d'Asie ! Voilà les deux seuls titres qu'on graverà sur son mausolée.

Un obstacle : l'immense Russie !

Mais puisqu'il n'a pas pu fixer la flottante amitié d'Alexandre, il le vaincra. Et la petite main de l'empereur feuillette avidement les gros volumes verts, les listes qui lui disent, à un homme près, les effectifs de l'énorme armée qui se masse déjà vers le Niémen. Oui, il vaincra l'autocrate du Nord et l'entraînera, tsar vassal, suivi de ses hordes de cavaliers sauvages, à la conquête de l'Orient.

Empereur d'Europe ! Sultan d'Asie ! L'œuvre n'est pas supérieure à son désir et à son génie. Et quand il l'aura fondé, son prodigieux empire ne risquera pas d'être, un jour, partagé entre ses lieutenants, comme celui du Macédonien. Depuis le vingt

1950 SION 2
JAB

mars, Napoléon a un fils, un héritier de sa gloire et de sa puissance; et les lèvres de l'Empereur se détiennent en un beau sourire, à la pensée de l'enfant qui dort, si près de lui, dans le palais silencieux.

Mais, soudain, il dresse la tête avec un mouvement de surprise. Dans le cabinet si bien clos et dont les épais rideaux sont baissés, d'où vient cet étrange et profond murmure ? Il semble que les grosses abeilles d'or, brodées sur la soie des tentures, se mettent toutes à bourdonner. L'Empereur écoute, plus attentif, et voici que, dans cette rumeur, il distingue des vibrations d'airain.

«Ah ! oui... Noël... La messe de minuit.»

Ce sont, en effet, les cloches de toutes les églises de Paris qui célèbrent la naissance de Jésus – ces cloches que Bonaparte a, naguère, rétablies dans les tours et dans les clochers, alors que, consul pacificateur, il réconciliait, en France tant de frères ennemis.

Combien de fois ne se sont-elle pas ébranlées en son honneur, pour les glorieux *Te Deum* ! Et comme on les lançait, une fois de plus, à toute volée, il y a quelques mois à peine, le jour de la naissance du Roi de Rome, date mémorable où le ciel, en accordant un fils au héros, semblait être d'intelligence avec lui, reconnaître la légitimité de son œuvre et lui en promettre la durée !

Cependant, ce soir, aussi joyeuses, aussi triomphales que pour Austerlitz ou pour Wagram, elles sonnent, dans la nuit froide et claire, pour l'humble enfant, pour le fils du charpentier né sur la paille d'une étable, il y a si longtemps, tandis que des voix mystérieuses clamaient dans les espaces du firmament étoilé : «*Gloire à Dieu et paix sur la terre !*»

L'Empereur écoute les cloches de Noël. Il rêve, il se rappelle son enfance obscure et sauvage, la messe de minuit de son oncle l'archidiacre dans la cathédrale d'Ajaccio, le retour de la nombreuse famille dans le vieux logis, témoin de tant de pauvreté fièrement subie, et la beauté de matrone de sa mère présidant le frugal réveillon, où l'on mangeait des châtaignes. Son fils, à lui, le fils du victorieux empereur et de l'archiduchesse d'Autriche, ne connaîtra pas ces misères, sera maître du monde.

Au dehors, dans la nuit glaciale, les cloches sonnent toujours pour Noël.

A la porte des Tuilleries, le grognard en bonnet à poil, qui marche à grands pas furieux devant sa guérite pour se réchauffer les pieds, se souvient peut-être, en ce moment, d'une prière ou d'un cantique

qu'il a jadis appris par cœur, au village, sur les genoux de sa mère, et sourit avec tendresse, sous sa rude moustache, à la pensée de l'Enfant-Jésus dans sa crèche. L'Empereur, lui, n'entend pas le pieux appel des cloches; il ne songe qu'à son fils, et, soudain, il est pris d'un irrésistible désir de le voir.

Il se lève, frappe dans ses mains. Aussitôt, s'ouvre une porte dérobée dans la tapisserie.

Roustan paraît. Sur un signe du maître, il prend un des candélabres; et l'Empereur, éclairé par le fidèle mameluck, à travers les corridors déserts, va droit à l'appartement du petit roi, y pénètre, congédie d'un geste la nourrice et les femmes soudain réveillées, et reste debout devant le berceau du prodigieux nouveau-né.

Le Roi de Rome est profondément endormi.

Dans la blancheur du linge et des dentelles, que traverse le grand cordon de la Légion d'honneur, le mignon visage aux yeux clos, à demi plongé dans l'oreiller, et l'une des mains, toute petite, potelée, adorable, qui repose sur la couverture, mettent deux taches de chair enfantine; et, sur cette candeur, sur cette pureté, sur cette innocence qu'est un enfant au berceau, **le large ruban de moire écarlate passe comme un ruisseau de sang, comme le fleuve de sang qu'on va répandre**, dans l'espoir que cette tête encore si frêle porte, un jour, la plus lourde des couronnes et que cette petite main, à présent délicate et jolie comme une fleur, saisisse plus tard tout un faisceau de sceptres.

Napoléon considère son fils. Il songe – et jamais l'orgueil humain ne caressa plus délicieusement un cœur – que les grands dignitaires de sa cour, que ses généraux plus illustres que les héros d'Homère, ses ministres et ses sénateurs chamarrés d'or s'inclinent devant ce berceau avec un tremblement de respect, et que **les Jacobins renégats eux-mêmes, les vieux régicides**, qui portent maintenant la **livrée impériale**, oseraient à peine ambitionner la faveur de baisser cette main enfantine.

L'Empereur rêve et, dans la confuse rumeur des cloches qui sonnent la messe de minuit, il croit entendre la marche cadencée des troupes et le roulement des caissons, là-bas, sur les routes glacées de l'Allemagne et de la Pologne. Enivré d'ambition paternelle, plus que jamais il pense à la Grande Armée et à la conquête de la Russie et des Indes; et il se jure de laisser à son héritier tous les trônes du Vieux Monde. Il lui a déjà donné la ville de Saint-

Pierre pour hochet; le nouveau-né aura bientôt, parmi ses joujoux d'autres cités saintes.

Emir de la Mecque ! Rajah de Bénarès ! Voilà des titres dignes du Roi de Rome !

Ah ! pourquoi les femmes de France ne sont-elles pas plus fécondes ? Que n'a-t-il sous ses ordres, l'invincible capitaine, un million, deux millions de soldats ? C'est l'univers tout entier, c'est le globe du monde qu'il mettrait dans cette petite main !

Il rêve, sourd à la voix des cloches saintes, sans une pensée pour Celui qui règne dans les cieux et qui regarde les plus grands empires comme des fourmilières. Il rêve, sans voir, dans l'avenir, son immense armée ensevelie dans les neiges de la Bérésina, sans voir le dernier trophée de ses aigles fauché par la mitraille anglaise avec le bataillon sacré de Waterloo, sans voir, au milieu de l'Océan, le rocher où l'attendent les tortures de Prométhée, sans voir surtout,

dans le parc de Schoenbrünn, sous un ciel d'automne, ce pale et triste jeune homme, avec la plaque d'un ordre autrichien sur son uniforme blanc, qui tousse en marchant dans les feuilles mortes.

Et tandis que l'Empereur poursuit sa monstrueuse chimère, imagine le règne de son fils et des successeurs de son fils sur tout l'univers, et se suppose enfin lui-même, Napoléon, devenu, au fond des temps et de la légende, un mythe fabuleux, un nouveau Mars, un dieu solaire triomphant au milieu du Zodiaque de ses douze maréchaux, – les cloches sonnent toujours joyeusement, triomphalement, éperdument, en l'honneur du pauvre petit enfant né à Bethléem, qui a vraiment conquis le monde, il y a dix-neuf cents ans, non avec du sang et des victoires, mais avec le verbe de paix et d'amour, et qui régnera sur les âmes dans tous les siècles des siècles.

La Cabane de Bethléem est une école

(Saint Pie X, allocution “*Con lieto animo*” du 23 décembre 1903, prononcée en réponse aux vœux du Sacré-Collège, in «*Documents Pontificaux*», éditions du *Courrier de Rome*, tome I, No 15, pp. 70 à 72).

C'est avec une âme remplie de joie, Monsieur le cardinal que nous acceptons les vœux que vous nous avez présentés au nom du Sacré Collège, et c'est avec reconnaissance que nous recevons l'expression de sentiments de dévouement et d'affection dont vous nous êtes fait l'interprète pour tous en souhaitant que la restauration en Jésus-Christ, par l'intercession de la Vierge Immaculée, soit le pré-sage de temps moins périlleux pour l'Église. Et nous nous réjouissons vivement que vous ayez fait allusion à ce sujet, parce que le mystère de Bethléem que nous allons rappeler, offre les preuves les plus indiscutables du vrai Sauveur du monde; Sauveur aujourd'hui comme il y a dix-neuf siècles, Sauveur ici comme à Bethléem, Sauveur unique, éternel, universel, qui a renouvelé la face de la terre et qui rétablit avec Dieu et entre les hommes toutes les relations individuelles et sociales.

La cabane de Bethléem (1), en effet, nous présente l'homme parfait qui unissant dans une seule personne la nature divine et la nature humaine, restitue à celle-ci la meilleure partie de ses priviléges perdus par la faute, et la plénitude des avantages qui en dérivent; il s'ensuit que nous n'avons d'autre moyen d'être homme, au point de vue spirituel aussi bien qu'au

point de vue social, que de nous rapprocher de l'homme parfait, de la pleine mesure de la vie du Christ : *donec occurramus in virum perfectum, in mensuram aetatis plenitudinis Christi*. Toute la vie chrétienne et sociale ne doit donc être qu'une continue étude pour atteindre la beauté du Christ, pour recouvrer ainsi notre dignité et ramener dans le monde, avec les dons originels, l'harmonie, la concorde et la paix.

C'est pourquoi la cabane de Bethléem est une école d'où le divin Rédempteur a commencé son enseignement, non par des paroles, mais par des œuvres, prêchant que l'unique moyen de réhabilitation est le sacrifice dans la pauvreté et la souffrance. Les pompeuses théories, les assemblées bruyantes, les discussions des questions brûlantes ne servent à rien. Pour restaurer toutes choses dans le Christ, sans sollicitude de la science, sans l'aide de la richesse, sans l'intervention de la politique, cette leçon suffit : et la société, si elle entrat en cette voie, serait heureuse dans la joie et la paix universelles.

La cabane de Bethléem est une école où nous voyons un empereur païen devenir l'instrument inconscient de la divine Providence et concourir admirablement à la fondation de l'Église; ce qui nous

montre à l'évidence que Dieu entoure celle-ci de son aide pour la défendre et la conserver. Vraiment, les maux actuels qui l'afflagent sont multiples et très graves; ses ennemis, cachés ou manifestes, sont nombreux et puissants; leurs moyens de lui porter atteinte sont formidables; mais nous ne devons pas céder au découragement parce que, dans les divines promesses, nous puissions la certitude que Dieu procurera toujours le résultat qu'il a déterminé en faisant comme dit saint Augustin, servir le mal même, produit de notre volonté libre, au triomphe final du bien (2).

La cabane de Bethléem est une école où il est enseigné que pour restaurer toutes choses dans le Christ nous ne devons fixer à la divine sagesse ni le temps ni le mode de venir à notre secours. Israël attendait depuis quarante siècles l'accomplissement de la promesse de l'Eden; nous devons imiter non seulement la foi des anciens patriarches, mais et spécialement celle de Marie et de Joseph, qui, sachant que le Fils de Dieu allait naître à la vie et que Bethléem, d'où ils étaient si loin, devait être son berceau, sans anxiété et sans crainte, attendent avec tranquillité les décisions du ciel.— Certainement, cela nous attriste de voir l'Eglise de Jésus-Christ persécutée et cruellement combattue dans son autorité, dans ses doctrines, dans sa providentielle mission à travers le monde, et par suite, la société civile travaillée de dissensions intestines, mais quand nous considérons que nous sommes dans la vallée de larmes, que nous traversons un temps d'épreuves, que l'Eglise ici-bas est militante et que c'est Dieu même qui envoie ou qui permet les tribulations, il doit nous devenir facile de suivre l'exemple de Marie et de Joseph, qui, après l'attente paisible, sûrs d'accomplir la volonté divine, laissèrent leur modeste demeure, entreprenant avec d'indicibles embarras un long voyage, et supportèrent avec résignation le refus des gens de Bethléem qui ne voulaient pas leur accorder un abri hospitalier.

La cabane de Bethléem est une école. Combien aurait été heureuse la famille qui aurait recueilli cette nuit-là les pauvres époux ! Combien les bénédictions seraient descendues sur elle ! Mais pour ces pauvres, point de place. *Non erat eis locus in diversorio;* et Jésus vent dans sa cité et les siens ne le reçurent point; *in propria venit et sui non receperunt.* Pauvres peuples et pauvres nations qui, non seulement n'accueillent pas Jésus et son Eglise, mais qui, beaucoup plus mauvais que les gens de Bethléem, la gênent dans son action, la persécutent, la calomnient, et avec un aveuglement impardonnable, eux qui

savent que leur sera réservé le sort de la malheureuse Bethléem.

La cabane de Bethléem, enfin, est une école dans laquelle, si l'accomplissement des divines promesses n'est pas révélé aux sages et aux prudents du siècle, mais seulement aux petits, c'est-à-dire aux simples pasteurs, ce n'est point que Jésus ait préféré une condition à une autre. La société des hommes est l'œuvre de Dieu; Dieu lui-même a voulu la diversité des conditions, et Jésus n'est pas venu pour changer cet ordre, en appelant seulement les pauvres, mais il est né pour tous. Cela est vrai que, pour manifester ce caractère d'universalité il a voulu naître dans un lieu public, dont l'accès ne pouvait être interdit à personne; il a voulu descendre d'un sang royal, pour n'être point dédaigné par les princes; il a voulu naître pauvre, pour que chacun, sans exception, pût aller à lui, et pour se faire tout à tous, pour que personne ne craignît de l'approcher, et il s'est montré pour cela sous l'aspect d'un petit enfant.

L'ange n'a pas annoncé la joyeuse nouvelle aux habitants de Bethléem, non seulement parce qu'ils s'en étaient rendus indignes par le refus de donner asile à Marie et à Joseph, mais parce que, loin d'aller à la grotte, ils ne se seraient pas souciés de la nouvelle, comme firent ensuite ceux de Jérusalem à l'arrivée des mages. — Et c'est ce qui arrive aussi maintenant quand parlent les anges de l'Eglise; et beaucoup parmi les baptisés, chez qui la corruption du cœur étend un voile sur l'esprit, non seulement les railtent et s'en moquent, mais nient les faits les plus évidents, les vérités les plus manifestes, les droits les plus sacrés, faisant vanité de ne rien croire. — Comme maintenant aussi, il y avait alors des hommes orgueilleux d'esprit et corrompus de cœur, qui, bien que dépositaires des divines promesses et vivant près du temple en se vantant de faire partie du peuple élu, n'auraient pas cru à l'annonce faire par l'ange.

Et cela est si vrai qu'ils ne céderont pas à la vérité, même lorsque Jésus rendait la vue aux aveugles, la parole aux muets et ressuscitait les morts; mais, après avoir été comblés de bienfaits sans nombre, ils l'ont crucifié; histoire de douleur qui tant de fois s'est renouvelée depuis lors !

Or, s'il en est beaucoup qui, tout en célébrant, comme cela se pratique aussi chez les gens du siècle, le retour de Noël avec une joie extraordinaire et par des échanges de vœux, ne profiteront pas des leçons offertes par le mystère de Bethléem pour restaurer toutes choses dans le Christ, nous, Vénérables Frères,

déposons tous ensemble à la crèche du divin Enfant nos prières pour qu'il intervienne avec sa grâce et que tous en profitent pour leur salut.— Quant à Nous, confiant en Dieu, sûr du concours efficace et affectueux du Sacré-Collège, réconforté par les prières du monde entier, Nous ne demandons que la grâce d'adorer en toutes choses et tranquillement les dispositions de la Providence. Nous exprimons au Sacré-Collège à cœur ouvert, des vœux sincères pour sa prospérité, et comme gage de Notre affection très particulière, Nous vous donnons à vous, Messieurs les cardinaux, et à tous ceux qui se trouvent ici présents, Notre bénédiction apostolique.

(1) Pie X sait bien que le lieu de naissance du Sauveur était une grotte-étable. Il dit «cabane» et il dit «vallée de larmes» avec cet esprit d'enfance évangélique qui le caractérise, qui ne signifie pas naïveté, mais pouvoir de transfigurer les choses et les êtres dans l'existence la plus humble.

(2) Ce passage illustre la déclaration du cardinal Mercier : «La bonté captivante du Pape n'avait rien de la sensibilité douceâtre des faibles. Pie X était fort. On le dit l'auteur de la prière qu'à certains jours les prêtres doivent réciter pour leur évêque : "Qu'il soit debout, le pasteur, fort de ta force, ô Dieu, sur les hauteurs d'où il se présente aux hommes en ton nom".»

Un projet impie

Un congrès inter-religieux, sous l'égide du Vatican et des Nations Unies, a eu lieu les 10, 11 et 12 octobre 2003. Etaient présents Mgr Fitzgerald, président du Conseil pontifical pour le dialogue inter-religieux, le Cardinal José de Cruz Polycarpo, patriarche de Lisbonne, Mgr Luciano Guerra, recteur du sanctuaire de FATIMA, le père Jacques Dupuis, jésuite belge, ainsi que des représentants de l'islam, de l'hindouisme, du bouddhisme...

Le recteur du sanctuaire, Mgr Guerra, déclara : «*Le futur de FATIMA doit passer par la création d'un sanctuaire où différentes religions pourront se rencontrer cordialement... Le sanctuaire de FATIMA est déjà ouvert à l'idée de devenir un lieu de vocation universaliste.*» Le père Dupuis insista sur la nécessité d'une union des religions du monde : «*La religion du futur sera une convergence générale des religions en un Christ universel qui satisfera chacun.*»

Une déclaration officielle du congrès a recommandé une approche sans prosélytisme de la part de chaque religion. «*Aucune religion ne peut éliminer l'autre ou se renforcer en abaissant les autres.*»

Les délégués se sont entendus pour dire que tous les sanctuaires religieux, y compris FATIMA

devraient être mis à jour tous les 25 ans, afin de refléter les tendances et les croyances contemporaines. Le sanctuaire de FATIMA fera sous peu l'objet d'une reconstruction complète avec une nouvelle basilique en forme de stade, à côté de l'actuelle basilique érigée en 1921.

Ce nouveau sanctuaire deviendra un centre où toutes les religions du monde se rassembleront pour rendre hommage à leur(s) dieu(x) respectif(s); Shiva, Bouddha, Mahomet...

Face à ce scandale et cette insulte à Notre-Dame de Fatima, plusieurs groupes de laïcs ont rédigé une lettre à l'intention du cardinal de Lisbonne afin d'empêcher cette monstruosité.

Le prieur de la FRATERNITE SAINT PIE X au Portugal, l'Abbé Danjou, avait prévu deux cérémonies réparatrices pour cette insulte à Notre-Dame, avec une distribution de 35'000 tracts dans tout Fatima. Il fut remarquablement aidé dans cette tâche par des jeunes gens du M.J.C.F., venus spécialement du Sud-ouest de la France.

(Extrait de *Pour un Monde Meilleure*, n° 272)

Nous vous recommandons la lecture de l'excellente revue **Lecture et Tradition** dont nous avons tiré l'article de la page suivante. Vous trouverez encore dans le même n° des articles sur la Gnose, l'Islam, les techniques de la Révolution...

Abonnement annuel, 12 n° EUR 30.-; étranger 36.- de soutien 45.- et plus

TOTA PULCHRA

Tiré de *Lecture et Tradition*, octobre 2004, n° 332

B.P. 1, 86190, Chiré-en-Montreuil, France

Pour l'honneur de la Vierge Marie

Le sujet est éculé, mais M. Alain de Benoist, inspirateur de la Nouvelle Droite, y revient (comme Jacques Duquesne, d'ailleurs, et les journalistes «savants») : «*Jésus avait des frères*» ! Autrement dit, la virginité perpétuelle de Marie est un leurre et «*l'existence des frères de Jésus pose (...) un sérieux problème à la tradition catholique*».

Ceci arrive, notons-le, pour le **cent-cinquanteenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception** et au moment où, face à l'islam, la chrétienté a plus que jamais besoin du secours de Marie, comme à Lépante; mieux qu'à Lépante, car les moyens humains semblent bien faire défaut et ne restent que les moyens surnaturels de la foi, de la prière et de l'espérance. Tout est mis en œuvre pour faire douter le dernier carré qui résiste, d'autant que... d'aucuns manient l'encensoir à l'égard de cet intellectuel qui insulte la Vierge jusque sur son site internet.

Sur quoi se fonde-t-il pour faire sa démonstration ? Essentiellement :

1) sur les expressions «*frères et sœurs de Jésus*» mentionnés «à sept reprises, dans quatre épisodes différents» dans les Évangiles; 2) sur le fait, écrit-il, «*que Jésus soit qualifié chez Luc (II, 7) de "premier-né", ce qui laisse supposer des frères puînés*»; 3) sur le «*passage où Matthieu (I, 25) dit que Joseph ne connaît pas Marie "jusqu'au jour où elle enfanta un fils", ce qui donne à penser qu'il la "connut" ensuite*» (sic); 4) sur l'expression «*frère de Jésus*» concernant Jacques le Mineur, reprise aussi bien par saint Paul que par d'autres auteurs comme Hégésippe ou Flavius Josèphe; 5) sur une étude philologique du mot grec «adelphos» (frère) qui, selon lui, ne souffre aucune équivoque quand il s'agit de Jésus... bien que «*le grec des évangiles, tout comme le grec classique, connaisse aussi un usage métaphorique du mot "frère"*», admet-il. Mais tout est affaire de contexte, et «*le contexte ne laisse aucun doute sur le sens du mot*»... (page 2).

Qui sont donc, selon l'auteur, «les frères de Jésus» ?

Ce sont, à quelques différences près de présentation et d'orthographe : «*Jacques, Joset, Jude et Simon, chez*

Marc (VI, 3); Jacques, Joseph, Simon et Jude, chez Matthieu (XIII, 55)». Quant aux «sœurs», on n'en sait rien. Il cite des «apocryphes», selon lesquels elles auraient pu s'appeler Assia et Lydia, ou Myriam et Salomé. Et d'ailleurs elles pourraient être plus nombreuses, puisque «*le passage de Matthieu ... "Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes chez nous ?"* (XIII, 56) conduit même à supposer qu'elles étaient au moins trois, car on n'aurait peut-être pas dit «toutes» si elles n'étaient que deux» (sic).

Bref, après Jésus, conçu de façon «miraculeuse» – il emploie les guillemets (page 3) –, Marie et Joseph auraient eu quatre garçons et deux ou trois filles conçus naturellement. Et encore, assure-t-il en conclusion, «*le père (supposé) de Jésus n'était pas nécessairement celui des autres enfants de Marie*» (page 36). On voit dans quelle abomination verse ce contempteur de la Sainte Vierge.

Signalons que les musulmans eux-mêmes croient que Marie, après avoir mis Jésus au monde, est restée vierge (1). Si son intention est de nous affaiblir face à l'islam, je crains qu'elle ne lui revienne comme un boomerang, car la virginité de Marie est une pierre d'attente dans le plan de Dieu sur le monde musulman.

Le meilleur moyen de répondre à de telles assertions est non pas de faire de hautes études sur le terme «adelphos». D'autres, très compétents, l'on fait avec succès, confortant notre confiance dans l'interprétation traditionnelle de la Sainte Église (2). Le meilleur moyen est de voir *qui* était la mère de Jacques, Joseph, Simon et Jude et de leurs sœurs.

Une famille...

Se référant à une étude généalogique de P. Perrier, de l'Académie des Sciences, un article de Claude Roure évoque opportunément «**la famille de Jésus**» (3). Car Jésus faisait partie d'une famille bien plus large que la trinité terrestre – Jésus-Marie-Joseph – que nous invoquons avec amour, en la plaçant instinctivement sur un plan supérieur hors du commun. Bien sûr, il y a sainte Anne, la maman de la Vierge, il y a sainte Élisabeth, la parente qui attend Jean-Baptiste, il

y a saint Joachim, il y a Zacharie, mais au-delà, l'imaginerie des membres familiaux s'estompe ou disparaît dans l'inconscient... et le conscient.

Pourtant, l'Évangile de saint Matthieu débute par la généalogie de Jésus et, pour ne remonter qu'à la troisième génération (reliée dans le temps à David et à Abraham), on lit : «*Mathan engendra Jacob; et Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus qu'on appelle Christ*» (4). Ils n'étaient pas si loin les grand-père et arrière grand-père de Jésus, par son père putatif (5).

De son côté, sainte Anne avait aussi pour père Mathan. Elle était donc sœur de Jacob et tante de saint Joseph. Jacob et Anne ont encore un frère, Héli-José, et une sœur, Sobé, laquelle fut la mère de sainte Élisabeth, femme de Zacharie. Ce que confirme l'Ange de l'Annonciation en qualifiant Élisabeth de parente – on pourrait dire cousine – de Marie, car Anne était sa tante.

On voit déjà les tissus parentaux issus du seul Mathan, descendant de David. Et on voit encore que Joseph et Marie étaient eux-mêmes cousins et tous deux de la Maison de David. «*Ils eurent donc facilité de se connaître*», écrit Vloberg. Quoique né dans une étable, c'est entouré de parents à des degrés divers que Jésus a vécu. Et si sa généalogie directe s'arrête à Joseph, c'est parce que celui-ci n'a pas engendré. Il y a rupture nette. Joseph, selon la chair, n'a pas eu d'enfants.

La descendance de Jacob

Concentrons-nous maintenant sur Jacob. Les études de P. Perrier montrent que son frère, Héli-José, prit pour femme Abdit, mais qu'il mourut sans enfant. Comme c'était la coutume – nous l'avons vu – chez les Juifs, Jacob épousa Abdit, la veuve de son frère. **C'est de cette union que naquit saint Joseph.** Le second mariage, d'ailleurs, n'annulait pas le premier, selon la loi léviratique, si bien que l'époux défunt, Héli-José, était considéré comme le père légal, et l'époux vivant, Jacob, bien sûr, comme le père charnel. Et encore le frère vivant se faisait parfois un devoir d'accoller à son nom celui de son frère défunt, si bien que Jacob s'appelait aussi Héli-Jacob.

Cependant, Abdit décéda à son tour et Jacob se remaria avec une Marie (ce nom était très répandu, tout comme les Joseph, Simon ou Siméon, etc.) De ce

second lit, Jacob eut plusieurs enfants, dont un fils nommé Alphée. Ce dernier était donc un demi-frère de saint Joseph. Par le fait des veuvages et des remariages, il n'était pas rare de compter de nombreux demi-frères et demi-sœurs dans les familles. Ainsi on ne laissait pas la mort étioler les tribus d'Israël.

Alphée épousa encore une Marie (!), fille de Cléophas ou Clopas, prêtre à gages. De cette union vont naître les «frères» de Jésus, qui sont en réalité des cousins éloignés, et plus âgés que lui. Dans l'ordre : Joseph de plus de 15 ans, Simon de plus de 9 ans, Jacques de plus de 4 ans et Jude de plus de 2 ans. On ne sait rien sur les prénoms et les âges des «sœurs», qui sont à coup sûr des cousines éloignées de Jésus.

Par le fait que Marie, née de Cléophas, ait épousé Alphée, demi-frère de saint Joseph, elle était la belle-sœur (ou demi-belle-sœur) de la Sainte Vierge.

Pour M. Alain de Benoist, tout ce qui concerne Marie de Cléophas est évidemment «un roman» et il embrouille tout à loisir, sur une dizaine de pages, sous prétexte qu'elle n'est jamais désignée avec la totalité de ses enfants dans les évangiles synoptiques et que saint Jean, de son côté, la nomme seule. Il voit des problèmes où il n'y en a pas. Il met en doute que le quatrième évangile soit du «disciple que Jésus aimait» et surtout ce qui se passa au pied de la Croix. On n'en finirait pas de relever tous ses soupçons spécieux.

Par le second mariage de Jacob, la famille s'est encore étoffée. P. Perrier montre que, lorsque Jésus naît, il a déjà des cousins et des cousines (ce ne sont pas des «frères puînés»). Trois (Jacques, Simon et Jude) – ainsi que l'indiquent unanimement saint Matthieu (III, 16-19) et saint Luc (VI, 14-16) – feront partie des douze apôtres choisis par Jésus. Ils sont cités juste avant Judas l'Iscariote, qui clôture la liste. Marie, femme d'Alphée, née de Cléophas, son mari et ses enfants constituent la famille la plus proche du foyer de Nazareth, quoique de parenté assez éloignée.

En outre, toujours selon P. Perrier, un fait important intervient : Alphée décède, laissant par conséquent une veuve et des enfants, dont les plus jeunes – Jacques et Jude – semblent encore en bas âge. Sans qu'on puisse peut-être parler de remariage léviratique, Marie d'Alphée épouse un autre Cléophas (un beau-frère), avec lequel elle aura un autre Simon, qui sera le compagnon de son second époux à Emmaüs. C'est pourquoi, de par son père aussi bien que de ses deux mariages, la veuve d'Alphée sera encore appelée soit Marie de Cléophas, soit Marie, femme de Cléophas, soit Marie, femme d'Alphée-Cléophas (6).

Fait capital encore, qui prouve que la solidarité familiale n'était pas un vain mot : Jacques sera adopté par saint Joseph, sans forcément vivre sous le même toit que la Sainte Famille; il s'agissait vraisemblablement d'une aide, d'un soutien. Cette adoption le faisait désigner plus intimement encore – cela se comprend – comme «frère de Jésus» (7).

La preuve par les Évangiles

Lors de la Passion et de la Résurrection, les quatre évangélistes, dans tous les cas de figure, montrent la présence de Marie de Cléophas, soit en la distinguant des saintes femmes en général et de la Vierge Marie en particulier, soit en précisant, partiellement, il est vrai – mais cela suffit pour connaître leur filiation – sa qualité de mère des «frères de Jésus».

Que l'on vérifie :

– **Saint Matthieu (XXVII, 56)** : «*il y avait là aussi plusieurs femmes qui regardaient de loin; elles avaient suivi Jésus depuis la Galilée, pour le servir. Parmi elles étaient Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques et de Joseph, et la mère des fils de Zébédée*» (8).

ou encore (XXVII, 60) : «*Or Marie-Madeleine et l'autre Marie étaient là assises vis-à-vis du sépulcre*».

ou encore (XXVIII, 1) : «*Après le sabbat, dès l'aube du premier jour de la semaine, Marie-Madeleine et l'autre Marie allèrent visiter le sépulcre*».

– **Saint Marc (XV, 40)** : «*Il y avait aussi des femmes qui regardaient de loin, entre autres Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques le Mineur et de Joseph, et Salomé, qui le suivaient déjà et le servaient lorsqu'il était en Galilée, et plusieurs autres qui étaient montées à Jérusalem avec lui*»;

ou encore (XV, 47) : «*Or Marie-Madeleine et Marie, mère de Joseph, observaient où on le déposait*»;

ou encore (XXXVI, 1) : «*Lorsque le sabbat fut passé, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des aromates, afin d'aller embauamer Jésus*».

– **Saint Luc (XXIV, 10)** : «*Celles qui dirent ces choses (l'annonce de la Résurrection) aux Apôtres étaient Marie-Madeleine, Jeanne, Marie, mère de Jacques, et leurs autres compagnes*».

– **Saint Jean (XIX, 25)** : «*près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine*» (9).

Indubitablement, Jacques le Mineur et Joseph ont pour mère Marie, femme d'Alphée puis de Cléophas. De même que leurs frères, Simon-le-Zélé et Jude dit Thaddée. «Si Jacques d'Alphée et Jude/Judas avaient été des frères, écrit M. Alain de Benoist (page 30), on se demande pourquoi les listes apostoliques ne l'auraient pas signalé, alors qu'elles indiquent nettement, par exemple, qu'André est le frère de Simon-Pierre ou que Jacques et Jean sont tous deux fils de Zébédée». C'est à croire qu'il n'a pas lu les passages où Luc qualifie Jude de «frère de Jacques» (VI, 16; Actes I, 13) ni l'épître deutérocanonique où Jude signe «serviteur de Jésus-Christ et frère de Jacques». Épître datant vraisemblablement d'avant la destruction du Temple, car saint Jude n'en parle pas. Elle s'adresse aux Églises de son ressort et déjà à des judéo-chrétiens, qu'elle met en garde contre les faux docteurs qui se glissaient dans la communauté. Mise en garde qui reste, ô combien !, d'actualité... Simon et Jude moururent martyrs à Suanyr (Perse) (10).

Jacques le Mineur, premier évêque de Jérusalem, fut précipité du haut du Temple par les partisans du Grand Prêtre Hanan, en l'an 62. Lui succéda son demi-frère, Simon, disciple d'Emmaüs, crucifié sous Trajan à Jérusalem, en 105 (ou 107), à l'âge de 120 ans ! Quant au frère aîné, Joseph, il restera à Nazareth où il aura des descendants, les «desposynes» (tête de lignée). Opposés d'abord à Jésus qui dérangeait leur tranquillité de terriens, ils se convertirent lors de la Passion, selon P. Perrier.

Conclusion

On le voit donc, Jésus a vécu au sein d'une famille, d'une grande famille même, si l'on tient compte que le tronc commun issu de Jacob comportait encore des branches que nous ignorons. Mais il n'avait pas de frères ni de sœurs. Son père putatif n'a pas eu d'enfant. Quand, à l'âge de douze ans, il resta dans le Temple pour enseigner, saint Luc nous dit (II, 44) : «*Ils le cherchèrent parmi leurs parents et leurs connaissances*». Jésus est le Fils unique de Dieu, né de la Vierge Marie, à qui il nous a confiés. L'expression «premier né» était une expression consacrée pour tout enfant mâle venu en premier et présenté au Temple, sans qu'il y en eût forcément d'autres. Mais il est notre frère «premier-né», pourvu que nous nous appliquions à faire la volonté de Son Père du Ciel, comme il nous l'a dit lui-même (saint Marc, III, 34-35).

Par ailleurs, les exégètes enseignent qu'en langage

biblique la forme «jusqu'à ce que», précédée d'une négation donne valeur quasiment identique au passé et au futur (11) et que, par conséquent, Joseph «ne connaît» Marie ni avant ni après, mais il n'est pas besoin d'être aussi savant pour comprendre les sentiments de Joseph à l'égard de Celle dont l'ange lui avait dit : «*Joseph, fils de David, ne crains point de prendre avec toi Marie ton épouse, car ce qui est formé en elle est l'ouvrage du Saint Esprit*» (saint Matthieu, II, 20). Il avait de quoi trembler et adorer. L'homme juste qu'il était ne pouvait que rendre grâce et s'effacer, et servir.

Quant à la Vierge Marie, nier sa virginité perpétuelle, c'est nier son Immaculée Conception, comme si Dieu, en vue de l'Incarnation et de la Rédemption, n'avait pas prévu la Pureté Absolue, seule digne de Lui !

Dans cette fange où nous nous traînons, à qui irions-nous, ô Marie, Tota Pulchra, Vous qui avez permis au Verbe de Dieu de nous ouvrir la Porte du Ciel ?

1) Leur erreur est de la situer au temps d'Aaron et de Moïse, qui avaient, ne l'oubliions pas, une sœur nommée Marie (Myriam).

2) Une note de Claude Roure, dans un article dont nous allons parler, mentionne : «*Dans le Lévitique (10, 14), deux termes différents désignent, à quelques lignes d'intervalles, des cousins : "frère" (hébreu "ah") et "fils de l'oncle". La Septante a traduit "ah" par "adelphos". En arabe courant, pour éviter les périphrases "ibn ammi" (fils de l'oncle paternel), "ibn hali" (fils de l'oncle maternel), on généralise "frère" et "sœur". P. Perrier signale qu'en araméen, "ah" signifie "cousin germain"; Élisabeth (Lc I, 40) est l'"alianta", la cousine de Marie. Mais s'agissant de frères biologiques, il faut préciser davantage. Selon Fr. Gaboriau, les Edomites sont affublés du titre de "frères" par les Israélites, dont ils ne sont que des alliés de famille (Nb 20)*».

3) «*La famille de Jésus, entre l'exégèse et la dogmatique*», par Claude Roure, paru dans «*Jésus dans l'Histoire, Dossiers archéologique*» n° 249, décembre 1999 – janvier 2000, avec un tableau généalogique de P. Perrier de l'Académie des Sciences.

4) Saint Luc, de son côté, établit une généalogie ascendante bien plus fournie, remontant à David non par Salomon, mais par Nathan, fils aîné du Saint Roi. Ce qui montre que, de David, descendant deux lignées se rejoignant finalement en Mathan, grand-père de saint Joseph.

5) «*Les deux évangélistes, note Maurice Vloberg, divergent sur le nom de son père, appelé Jacob par l'un et Héli par l'autre. D'où l'on suppose qu'il (Joseph) serait né d'un mariage léviratique, c'est-à-dire d'un de ces mariages prescrits par la coutume religieuse, qui imposait au plus proche parent d'un mari mort sans enfants d'en épouser la veuve*» (*La vie de Marie, Mère de Dieu*, Ed. Bloud et Gay, page 84). Les travaux de Vloberg sont confirmés, sur ce point, par Perrier.

6) Comme saint Marc (II, 14) qualifie Lévi – c'est-à-dire saint Matthieu – de «fils d'Alphée», il ne vient pas à l'idée de M. Alain de Benoist qu'il puisse s'agir d'un homonyme. Il embrouille encore l'affaire. En réalité, comme le montrent les évangiles, la famille de Matthieu évoluait dans un milieu de publicains, tandis que la descendance de Jacob avait conscience d'être de la Maison de David.

7) «*Son enfance, écrit Vloberg, avait eu grande part dans la tendresse et l'intimité de la Sainte Famille, car il était fils, suivant l'opinion commune, de Marie de Cléophas que l'évangile appelle la "sœur" de la Vierge... A en croire les Pères Orientaux, la Mère de Jésus aurait pris soin de l'éducation de ce neveu.*» (Op. cit., page 280). Vloberg, dans son livre imprimé en 1949, rapporte la croyance ancienne selon laquelle Jacques et Joseph, Simon et Jude étaient un peu plus âgés que Jésus. Ce point encore est confirmé, en 1999, par les travaux de Perrier.

8) Salomé, mère de Jacques le Majeur et Jean.

9) Il faut entendre nécessairement «la belle-sœur de sa mère», car il ne pouvait y avoir deux sœurs portant le même prénom.

Quoiqu'il mette le témoignage de saint Jean en doute, M. Alain de Benoist compte quatre femmes au pied de la Croix en proposant la lecture suivante : 1) sa mère, 2) la sœur de sa mère, 3) Marie, femme de Cléophas, 4) Marie-Madeleine, sans donner le prénom de la prétendue «sœur».

10) Simon aurait eu les membres sciés. On le représente avec une scie à la main. Jude aurait été crucifié et tué à coups de flèches ou de massue. On le présente avec une croix renversée ou avec une lance et une massue ou encore avec l'image du Seigneur. Leurs reliques furent transportées à Rome. On en vénéra à Saint-Pierre et aussi à Saint-Sernin de Toulouse, grâce à Charlemagne qui en aurait obtenu du pape saint Léon III. Simon est le patron des scieurs de bois. Jude est invoqué dans les causes désespérées.

11) cf. *Manuel du chrétien*, Société de Saint-Jean l'Évangéliste, éd. Desclées et Cie (page 187).

Claude Mouton-Raimbault

Persécution des chrétiens à Myanmar (ancienne Birmanie)

Le gouvernement militaire persécute les minorités dans tout le pays. Des documents prouvent que les méthodes les plus cruelles sont généralement appliquées.

La confiscation de nourriture dans des villages entiers, l'expulsion, le viol, l'emprisonnement, le meurtre. Le pays dans son ensemble est «recouvert» de dénonciateurs; on estime qu'il y a un espion pour vingt

ménages... Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale la foi chrétienne est violemment combattue par le gouvernement bouddhiste...

Dans les régions majoritairement chrétiennes de Shans et Karens... règne un climat de violence, d'esclavage sexuel... Les victimes sont surtout les femmes et les jeunes filles...

(*La Voix des Martyrs*, 12/2004).